

Petite Revue Illustrée

PARZOZO

Un événement capital s'imposait à ma considération et partant à la vôtre, mes patients amis, cette semaine. J'aurais voulu consacrer cette page aux échos de la grève des employés de tramways, qui, pendant deux interminables journées, nous a forcés tous, tant que nous sommes, à MARCHER, "pedibus cum jambis". Malheureusement pour moi, bienheureux que vous êtes, mon collègue LE REVEUR est monté en chaire avec les mêmes idées que votre serviteur, et je me vois bien obligé, puisqu'il m'a coupé l'herbe sous le pied, de vous renvoyer à son sermon, que vous trouverez dans une autre page et que je vous prierais de lire avec soin.

Mais il n'y a pas que les conducteurs et mécaniciens de p'tits chars qui se liguent contre les exigences du Capital. Ces jours derniers, tout un régiment de déblayeurs plantaient là la pelle, menaçant, si les patrons ne se rendaient pas à leurs demandes, de laisser Montréal s'ensevelir sous le "blanc linceul" de nos poêtereaux. Pendant ce temps, le Bon Dieu, qui ne déteste pas de jouer des tours, faisait tomber sur notre ville une de ces bordées canadiennes du bon vieux temps.



Devant une manne semblable, il a bien fallu que les grévistes reprennent l'ouvrage, mais avec moins de satisfaction que les employés des tramways. Les pèlleteurs en sont sortis "gros Jean" comme devant.

Ce n'est pas tous les jours fête !

Un journal se demandait sérieusement, l'autre soir, si les policemen n'étaient pas, eux aussi, à organiser une grève extraordinaire pour faire augmenter leur paie.

On me dit à l'oreille que le premier article de l'ultimatum, c'est de faire entrer indistinctement tout le corps de la police dans la "fine fleur", qui ne compte présentement que cinquante membres.



De cette façon, il n'y aura pas de jaloux, et l'échevin Giroux, le nouveau président de la commission de police, pourra dormir sur ses deux oreilles. Il y a assez longtemps qu'il dort autrement !

Vous voulez des grèves ? on en met partout. Vous verrez qu'avant longtemps, les commis de bar se donneront la main pour priver, pendant quelques jours, les paisibles citoyens de cette ville des cocktails, gin-fizz, john collins, whiskey blanc, et "tutti quanti". C'est alors, comme dit l'apocalypse, qu'on verra des choses comme on en a jamais vu :

"D'un immense entrepôt de whiskey sortent sept commis de bar vêtus de coton blanc, en guise de lin. Ils ont sept coupes pleines de la colère de leur président. (A noter ici que les vases dont parle l'Apocalypse ont été diversement désignés en langue vulgaire par les mots coupe, fiole et bouteille).



"A l'effusion de la première coupe, fiole ou bouteille, un ulcère malin envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont l'eau se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre; la cinquième sur le tronc de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin, le septième ange verse sa coupe dans l'air.

"Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : "C'en est fait". Et au bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres."

Et les échevins, donc ? Pourquoi ne se mettraient-ils pas en grève ?

Le trésor civique serait bien "planté" s'il fallait, hélas ! qu'un beau matin nos échevins jurent de n'y plus toucher, même du bout des doigts.

Ce serait à n'y plus rien comprendre. La perturbation devient générale.

Mais, n'avez crainte pour le moment. Nos échevins ne feront pas ce serment. Ils s'en garderont bien, ayant déjà juré fidèle protection des deniers des contribuables.



Si une telle abomination de la désolation devait fondre sur notre ville, il ne resterait plus qu'aux journalistes à se mettre en grève.

Voilà, par exemple, une grève qui satisferait le public, à commencer, j'en suis sûr, par les malheureux qui s'aventurent dans ces colonnes-ci.



L'"ultimatum" devrait comprendre bien des choses, entr'autres :

1o Ne rien publier qui ne soit officiellement approuvé par les autorités publiques et religieuses ;

2o Mettre les Iroquois qui collaborent dans nos journaux sur le même pied que les autres ;

3o Ne pas seulement reconnaître l'esprit d'initiative et l'esprit de travail, reconnaître l'autre et en permettre l'usage ;

4o Ne pas permettre aux directeurs de grands journaux de s'embrasser en public. Et ainsi de suite.

Nous voici donc encore en pleine tourmente politique. La lutte électorale bat son plein dans Terrebonne et Deux-Montagnes.

(Par dépêche spéciale).

St Eustache. — Ca chauffe. Ethier se démène en diable. Benjamin "tough" le temps. Mais y en a dedans. Préfontaine s'est montré blood. Y a pris une charrue à neige pour pas manquer la grande assemblée. Donnez-y un coup de main si y a moyen."

L'envoyé spécial, exclusiviste, s.v.p., de l'"Album Universel", exagère peut-être ; mais il ne faut pas oublier qu'il est au fort de la mêlée.

Les mêmes nouvelles nous arrivent de Terrebonne.

Le gros Sam Desjardins est en train de préparer une pilule monumentale pour le jeune Masson, qui chevauche par le comté comme au temps des chevaliers, rappelant aux électeurs l'éclat de sa lignée.

Le jeune seigneur devra peut-être abandonner ses airs de troubadour d'ici la fin de la campagne.

Il ne manquerait plus, maintenant, que la satanée politique ramène encore devant le "vulgum pecus" l'éternelle question des écoles du Manitoba.

"Elle est réglée, bien réglée, disent les orateurs libéraux !"

"Non, elle n'est pas réglée à la satisfaction des co-religionnaires de l'Ouest !" clament les orateurs conservateurs.

Suivant ses convictions, l'auditoire se récrie ou bat des mains.

Et, pendant ce temps-là, nous, de la province de Québec, sommes à nous demander si notre ques-



tion des écoles à nous est bien réglée, définitivement réglée.

D'abord, en avons-nous, des écoles ? D'aucuns disent que non.

C'est à croire vraiment, à considérer l'âpreté de ces luttes purement politiques, que l'humanité s'envenime.

Voyez ce qui vient d'arriver à Derby, petite ville américaine :

Deux clubs de jeunes filles de la haute société ont joué l'autre jour une partie de casketball. Tout se passa de façon normale dans la première partie de la joute, mais le deuxième mi-temps venait à peine de commencer que le jeu devint d'une rudesse et d'une brutalité sans nom. Les jeunes filles s'administrèrent des coups de poings à la figure, se tirèrent les cheveux, se donnèrent des crocs-en-jambe, et se renversèrent les unes les autres sur le plancher, et perdirent absolument tout contrôle sur elles-mêmes. Les figures furent déchirées, les yeux mis au beurre noir, et les vêtements mis en pièces. Bravo ! les femmes, vous ne nous enviez bientôt plus rien !



Albani est revenue nous refaire ses adieux. Son impressario annonce qu'elle reviendra encore dans quelques semaines saluer pour la dernière fois ses admirateurs montréalais.

On me dit qu'un comité de citoyens est à s'organiser pour que la grande diva canadienne revienne nous redire un "doux Adieu, l'an prochain.

S'il en est peu qui aient lu ses oeuvres, il n'est guère de nos lecteurs qui n'aient ouï parler de Marc Twain, le doyen et le maître des humoristes américains.

Un rédacteur, qui était venu l'interviewer, lui ayant demandé s'il n'était pas dans sa vie privée ou publique, quelque incident remarquable de nature à intéresser ses lecteurs, voici ce que le fameux humoriste lui conta :

"Nous sommes nés deux frères jumeaux, Harry et Marc, à un intervalle assez court, et avec une telle ressemblance qu'on n'aurait su nous distinguer. Après nous avoir donné nos noms, on nous mit dans une baignoire ; et, tandis qu'on nous baignait, l'un des jumeaux fut noyé. Mais, à cause de la ressemblance, on ne put jamais déterminer si c'était Marc ou Harry. Ce qui fait que ma vie entière s'est passée dans l'angoisse de savoir si c'est mon frère qui est mort ou si c'est moi !"

Le mouvement littéraire s'accroît.

Le théâtre des Antiquités nous promet pour bientôt :

Le "Plucky", par L. O. David ; les "Pelotes de terre", par Israël Tarte ; "Les Ribottes", par Abdoul-Hamid ; le "Crucifié de la Pension", par D'aoust.



Au hasard de la fourchette, dans mes cartons, cette fable-express :

Un pauvre mari, que sa femme Déteste, en a la mort dans l'âme. Un sien ami lui dit : Bâts-la.

MORALE.

Frappez et l'on vous souffrira.

ZOZO.